



## Vincent Garanger, comédien touché par la grâce

### Théâtre

PAGE 23

# Vincent Garanger, acteur touché par la grâce

Au Théâtre du Rond-Point, à Paris, le comédien porte avec toute sa justesse « Article 353 du code pénal »

## PORTRAIT

Vincent Garanger, diction au cordeau et physique râblé qu'il qualifie de « passe-partout », n'est pas un comédien ordinaire. Au Théâtre du Rond-Point, à Paris, où reprend *Article 353 du code pénal* – d'après le roman de Tanguy Viel (Minuit, 2017), adapté et mis en scène par Emmanuel Noblet –, cet acteur, dont la discrétion est l'élégante armure, se dessaisit de lui-même pour habiter le corps d'un personnage de fiction. Il a 65 ans dans la vie, mais pourrait en avoir vingt de plus (ou de moins) tant il s'oublie pour entrer dans la peau et les mots de Kermeur, précaire parmi les précaires, assassin par désespoir et perdant magnifique d'un drame intime et social sur les gens de peu broyés par le cynisme des puissants.

Sur le plateau, on ne voit que lui. Et pour cause. Il s'y campe dans une solitude tragique, son dos courbé esquivant la bienveillance d'un juge (Emmanuel Noblet) qui recueille son récit sans presque l'interrompre. Une heure et quarante-deux minutes d'une confession où la langue qui se délie subjugue l'écoute. Une heure et quarante-deux minutes d'une bouleversante logorrhée tenue en laisse par l'exactitude de la profération. Si le spectateur a le temps d'observer les fissures qui lézardent le meurtrier au mo-

ment des aveux, il vérifie aussi la solidité de l'acteur qui l'incarne. Vincent Garanger est l'exemple même de ce que le théâtre public peut et sait fabriquer lorsqu'il vise et pratique l'excellence.

A la sortie d'une représentation, Tanguy Viel l'a félicité d'un compliment d'écrivain : « *Moi qui ne visualise jamais mes personnages, maintenant, je sais qui est Kermeur. C'est toi.* » Emmanuel Noblet renchérit : « *Nous arrivons à la soixante-dixième représentation, et pas une seconde je ne m'ennuie. J'en ai les larmes aux yeux tellement il est à ce qu'il fait.* »

### Etat de vérité

Etre à ce qu'on fait : la méthode à l'air simple, mais combien y parviennent ? Pour accéder à cet état de vérité, ce fondu enchaîné de l'être et du paraître, ce ni trop ni trop peu qui tient l'équilibre entre l'artifice de la composition et le leurre du naturel, il a fallu des heures, des mois, des décennies de travail. Son parcours est, de ce point de vue, emblématique de la belle histoire d'un spectacle vivant cherchant sa légitimité dans la représentation des grands textes et son assise dans la proximité des publics.

En 1987, coopté par Roger Planchon pour jouer un petit rôle dans *Georges Dandin*, de Molière, le comédien connaît le Graal en guise de baptême du feu. Une

tournée d'un an : « *On se déplaçait à 50 !* », se souvient-il. Et des artistes qui, à l'époque, jouissaient du soutien protecteur de leurs tutelles politiques. « *Lorsque j'en parle, j'ai l'impression d'évoquer la pré-histoire* », soupire celui qui sait sa dette pour la décentralisation et l'éducation nationale.

On ne dira jamais assez l'importance d'enseignants qui ont su faire surgir dans les écoles de campagne l'existence du théâtre et les promesses dont il regorge. Né en 1960 dans les Pays de la Loire, Vincent Garanger découvre les planches à 12 ans. En classe de 5<sup>e</sup>. Parce qu'un professeur de français passionné lui confie le rôle d'Argan dans *Le Malade imaginaire*, de Molière. Rien que de très banal dans cette initiation, que complétait, à sa manière, la diffusion hebdomadaire, le vendredi, de l'émission de télévision « Au théâtre ce soir ».

Sauf que Garanger, une fois contaminé par la scène, ne la lâche plus. « *Après mon bac, en 1978, mon prof m'a emmené au Festival d'Avignon, où j'ai pu voir les quatre Molière montés par Antoine Vitez, ainsi que Michel Bouquet dans En attendant Godot, de Beckett.* » Oubliés, les décors de Roger Harth et les costumes de Donald Cardwell du petit écran : le spectateur en herbe qui ne savait pas qu'on pouvait « *faire du théâtre comme ça* » vit un « *ébahissement* ».

Les chocs que provoque l'art



sont de taille à changer le cours d'un destin. Pas simple, pour autant, de convaincre des parents inquiets. *«Hors de question»*, lui rétorque son père, pourtant comédien amateur, au temps de sa jeunesse. *«J'ai fait du droit pour le rassurer, pendant que, clandestinement, je prenais des cours à la maison de la culture voisine.»* Appel de la vocation? Besoin de défier ses limites? L'envie consciente et la nécessité inconsciente se bousculent chez celui qui, une fois le conservatoire d'Angers achevé, postule aux écoles nationales. *«A 18 ans, je suis reçu à la Rue Blanche et pris au premier tour du Conservatoire. Ma vie change. Tout devient possible.»*

Direction Paris. Le jeune homme solitaire et timide qui rasait les murs déploie ses ailes sous la vigilance du pédagogue Michel Bouquet. *«Lorsque nous passions une scène, il nous demandait : combien de fois as-tu lu la pièce? Quarante? Ça ne suffit pas. Tant que tu ne l'as pas lue 1500 fois, ce n'est pas la peine de monter sur le plateau.»* Bouquet exagère. Mais à bon escient. Son exigence marquera au fer rouge des générations de disciples. *«Pas un jour où je ne repense à son enseignement, affirme Garanger. Ce qui me reste de lui, c'est cet amour des auteurs. Nous, les acteurs, nous sommes des laborieux. Je ne me prends pas pour un artiste, mais pour un interprète.»*

#### Virtuose de la profération

Interprète : cinq définitions dans le Larousse. Du commentateur à l'exégète, en passant par l'intermédiaire, le porte-parole ou le traducteur, toutes coïncident avec la personnalité de ce perfectionniste qui s'enferme dans sa chambre pour apprendre ses pages et ne les lâche pas avant d'avoir compris *«organiquement»* la façon dont les phrases sont écrites. *«Il peut tout faire, il ne triche pas, il est sans complaisance, commente Arthur Nauzyciel, qui, en 2012, le dirige dans La Mouette, de Tchekhov. Il se met au service du*

*projet et du groupe. Mais il est aussi dans une quête intime de sens. C'est un être spirituel.»*

Spirituel? Le qualificatif déconcerte avant de livrer ses lumières. Et si la singularité de l'acteur, cette étonnante présence qui opère la synthèse entre le terrien et l'aérien, relevait d'un secret mysticisme. Et si ce virtuose de la profération, dont le fantasme est de *«disparaître au profit des auteurs»*, devait l'étoffe de son jeu à la dimension sacrée du théâtre, *«cette grande prière collective»*. Lui qui attend de ce *«métier si dérisoire»* une sorte de *«communio utopique»* ne recherche pas la gloire mais la grâce. Plus il la frôle, plus il veut la revivre. Pour y parvenir, pas le choix : *«Il faut tout désapprendre tout le temps»*, dit-il. L'humilité est un impératif. Et l'apanage de ceux, suggère Nauzyciel, qui *«en ont sous le pied»*.

Parce qu'il sait ce qu'il doit, à qui et à quoi, Vincent Garanger n'hésite pas à dire ses reconnaissances. Gratitude absolue pour la décentralisation et le théâtre public (*«J'en suis le pur produit»*), souvenirs heureux des dix années passées au Préau, à Vire (Calvados), un centre dramatique national qu'il codirige avec l'autrice Pauline Sales de 2009 à 2018. Joie d'y avoir invité Jean-Pierre Vincent, qui le met en scène dans le rôle-titre de *Georges Dandin* en 2018, l'un des derniers grands spectacles de l'artiste mort brutalement en 2020. *«J'aimais cet homme»*, soupire l'interprète dont ce portrait serait incomplet s'il ne convoquait la figure d'Alain Françon, le metteur en scène qui a fait des écritures, classiques ou contemporaines, l'alpha et l'oméga de sa quête.

C'est en jouant pour lui dans *Pièces de guerre*, du dramaturge britannique Edward Bond, en 1994, que Garanger affronte les foudres du public mécontent du Festival d'Avignon. La violence dénoncée par l'auteur fait tache sous le soleil de Provence. Sur le trottoir, les gens s'invectivent.

*«Certains ont refusé d'entendre le message de Bond : inventez la justice et il n'y aura plus la guerre.»* Le festivalier échauffé peut se montrer impitoyable. Mais pas au point de le faire douter : *«Je vais le dire bêtement : cette rencontre avec l'œuvre de Bond, grâce à Alain Françon, est une charnière dans mon parcours. J'ai compris pourquoi je faisais du théâtre et pourquoi il était nécessaire de défendre les auteurs contemporains. Ce sont eux qui pensent et nomment le monde d'aujourd'hui.»*

En 2023, lorsqu'il revient dans la cité des Papes, il assume, une fois de plus, de se faire le passeur d'un monde qui va mal, en portant entre les murs de la Cour d'honneur, la parole des déshérités. *Welfare* est adapté par Julie Deliquet du documentaire de Frederick Wiseman tourné en 1973. Pour cette plongée dans la pauvreté, la misère, la déchéance, la metteuse en scène a choisi son équipe avec soin. Elle salue en Vincent Garanger *«un joueur, un bosseur et un endurant»*. Et avoue que son *«humanité poétique»* la fascine. ■

JOËLLE GAYOT

Article 353 du code pénal, de Tanguy Viel, adaptation et mise en scène d'Emmanuel Noblet. Théâtre du Rond-Point, Paris 8<sup>e</sup>, du 3 au 14 juin ; dans le « off » du Festival d'Avignon, au Théâtre 11, du 5 au 24 juillet.

**«Il se met au service du projet et du groupe. Mais il est aussi dans une quête intime de sens. C'est un être spirituel»**

ARTHUR NAUZYCIEL  
metteur en scène

**« Nous, les  
acteurs, nous  
sommes des  
laborieux. Je ne  
me prends pas  
pour un artiste  
mais pour  
un interprète »**

VINCENT GARANGER



Vincent Garanger, dans  
« Article 353 du code pénal »,  
au Théâtre Durance,  
scène nationale de Château-  
Arnoux-Saint-Auban (Alpes-  
de-Haute-Provence), en 2024.

JEAN-LOUIS FERNANDEZ